



Casa Editrice  
Leo S. Olschki

---

LA RELATION MÈRE-FILLE DANS "LA FEMME DE MA VIE" DE FRANCINE NOËL

Author(s): Julie Anne Rodgers

Source: *Francofonia*, No. 57, Fragments critiques de littérature québécoise (Autunno 2009), pp. 89-99

Published by: Casa Editrice Leo S. Olschki s.r.l.

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/43016515>

Accessed: 08-06-2020 12:02 UTC

## REFERENCES

Linked references are available on JSTOR for this article:

[https://www.jstor.org/stable/43016515?seq=1&cid=pdf-reference#references\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/43016515?seq=1&cid=pdf-reference#references_tab_contents)

You may need to log in to JSTOR to access the linked references.

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Casa Editrice Leo S. Olschki s.r.l.* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Francofonia*

LA RELATION MÈRE-FILLE  
DANS *LA FEMME DE MA VIE* DE FRANCINE NOËL

JULIE ANNE RODGERS

Je m'ennuie de ma mère. Non pas de la fée de mon enfance, mais de celle qui l'a remplacée, la femme fantasque et difficile avec qui j'avais des éclairs de complicité, le plaisir des mots et du rire. Je m'ennuie de son courage, de sa fougue et même de son implacable orgueil. Je ne saurai jamais ce qu'elle aurait pensé de ce siècle débutant et de ses convulsions, ni de tout ce qu'elle n'aura pas connu. La série de ses monologues est close et quand le téléphone sonne, je n'ai plus à redouter que ce soit elle, ce n'est plus jamais elle, plus jamais sa voix.<sup>1</sup>

La relation mère-fille, un thème fondamental de la recherche féministe,<sup>2</sup> est au cœur du récit *La Femme de ma vie* (2005) de Francine Noël. Ce récit est dédié à Jeanne Pelletier, la mère de l'auteure – «celle d'où je viens, celle qui m'a nourrie et marquée à vie».<sup>3</sup> Écrit neuf ans après sa mort, *La Femme de ma vie* est une tentative de témoigner des événements de sa vie, de préserver sa mémoire de l'oubli.

De son propre texte, Noël dit qu'il constitue «une simple bataille contre l'envasement de la mort. Un mémorial. Le refus de la perte».<sup>4</sup> Considérer *La Femme de ma vie* comme une célébration

---

<sup>1</sup> F. NOËL, *La Femme de ma vie*, Montréal, Leméac, 2005, p. 164.

<sup>2</sup> Cfr. notamment: J. ARCANA, *Our Mothers' Daughters*, London, The Women's Press, 1981; S. de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, Paris, Éditions Gallimard, 1976 (1949); N. CHODOROW, *The Reproduction of Mothering*, London, University of California Press, 1999 (1978); M. HIRSCH, *The Mother/Daughter Plot*, Bloomington, Indiana Press, 1989; L. IRIGARAY, *Le corps-à-corps avec la mère*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1981; L. IRIGARAY, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Paris, Les Éditions de minuit, 1979; A. RICH, *Of Woman Born*, New York, Norton Press, 1976.

<sup>3</sup> F. NOËL, *op. cit.*, p. 165.

<sup>4</sup> *Ibid.*

aveugle et anecdotique de la relation mère-fille serait toutefois erroné. Au contraire, le texte révèle aussi bien les fêlures et ambiguïtés de cette relation que son côté positif et unique. Dans un article publié dans «Le Devoir», Suzanne Giguère décrit *La Femme de ma vie* comme un «récit entre ombres et lumières», plein de «tensions, discordes, rapprochements, rires, envahissements, explosion, repos». <sup>5</sup> La relation mère-fille y est dépeinte comme un mélange complexe de joie et de douleur.

On trouve dans le récit de Francine Noël plusieurs des thèmes considérés par la critique féministe comme inhérents à la littérature qui aborde la relation mère-fille: l'idéalisation de la mère pendant l'enfance de la fille; la révolte de la fille adolescente contre sa mère; le désir de se différencier de sa mère, objet de honte, et le sentiment de culpabilité qui en résulte pour la fille; le tabou corporel et sexuel entre mère et fille; la concurrence entre mère et fille; le sentiment de la part de la mère d'avoir été abandonnée par sa fille; la dépendance entre mère et fille et les problèmes qu'elle entraîne; le désir de contrôle de la mère quant à l'avenir de la fille, perçue comme un prolongement du soi; l'angoisse que ressent la fille à dépasser sa mère, d'où le désir de prouver qu'au fond on ne l'a jamais quittée; l'échange fluide de rôles entre mère et fille; la volonté de réparation de la part de la fille et le retour à la mère par le biais de l'écriture. Bref, la relation mère-fille semble être caractérisée par une oscillation constante, une «ambivalence et un mouvement entre présence et absence maternelles». <sup>6</sup>

Avant d'aller plus loin dans l'analyse de *La Femme de ma vie*, il est important de préciser dans quelles acceptions les termes «mère» et «fille» seront employés dans le présent texte. Le couple mère-fille dont il s'agira essentiellement est celui formé par les deux protagonistes du récit: le personnage qui représente, dans l'ordre du discours, l'auteure elle-même (Francine Noël), et celui de sa mère (qui renvoie, lui, à la personne de Jeanne Pelletier). En ce qui concerne «la fille», afin de bien distinguer entre l'écrivaine et l'instance qui appartient au monde textuel, elles seront désignées respectivement comme «Noël» et «Francine». Parfois, les termes *mère* et *fille* seront employés dans un sens plus large, mais toujours en s'inspirant du récit lui-même.

<sup>5</sup> S. GIGUÈRE, *Dans la ramure d'un immense tilleul*, «Le Devoir», 9 avril, 2005, p. ƒ.

<sup>6</sup> L. SAINT-MARTIN, *Le Nom de la mère*, Québec, Éditions Nota Bene, 1999.

L'un des aspects les plus frappants dans *La Femme de ma vie* est que la famille y est représentée comme une entité purement féminine se resserrant autour de l'unité mère-fille. Le père est absent de la saga familiale, voire sciemment effacé; la mère, elle, est au centre du monde de sa fille, jouant aussi le rôle du père. La jeune Francine est satisfaite de se trouver seule avec sa mère, ne s'intéressant même pas à l'existence de son père:

Mon père oisif, parasitaire et lunatique. Il ne fait rien pour moi. Ma mère fait tout [...]. C'est donc uniquement d'elle que je relève, et je lui reviens depuis le début.<sup>7</sup>

En fait, la figure paternelle semble à toute fin pratique inexistant dans la mémoire de la fille. L'enfance de Francine comporte une période de fusion avec sa mère qu'elle idolâtre. La fillette est fière d'être en compagnie de sa mère et ne supporte pas la moindre séparation: «cet être merveilleux... je la désirais de toutes mes forces».<sup>8</sup> Tout ce que fait la mère a du charme et enchante sa fille: elle est une fée qui l'emmène dans un monde magique.

Tout ce qui entourait son corps m'attirait et me faisait envie, ses robes en crêpe de Chine, ses bijoux, ses colifichets, ses larges ceintures argentées. [...]. J'adorais marcher à ses côtés.<sup>9</sup>

Pendant cette période de fusion, la mère et la fille se comportent presque comme un couple marié, dormant dans le même lit et tenant la maison ensemble. L'auteure emploie le pronom *nous*, au lieu de *je* et *elle*, pour exprimer leur complicité et leur intimité. Or, comme le soulignent Luce Irigaray et Nancy Chodorow,<sup>10</sup> ce type de rapport fusionnel entraîne une confusion identitaire de part et d'autre. Dans le récit, cela se traduit par le contrôle qu'exerce la mère sur la réalité de sa fille:

Elle [la mère] mêlait constamment son enfance et la mienne – ma courte vie au moment du récit – et ainsi j'entrais avec elle dans la cohorte. Elle était ma mémoire. Et je la croyais.<sup>11</sup>

---

<sup>7</sup> F. NOËL, *op. cit.*, p. 32.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 12 et 16.

<sup>10</sup> Cfr. L. IRIGARAY, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre* cit. et N. CHODOROW, *op. cit.*

<sup>11</sup> F. NOËL, *op. cit.*, p. 11.

Une telle confusion entre l'histoire de la fille et l'histoire de la mère, si elle peut être interprétée comme un signe de leur lien unique, peut également trahir l'emprise qu'exerce la mère sur la réalité de la fille. Le personnage de Jeanne, qui assume la responsabilité de transmettre l'héritage maternel à sa fille, semble cependant ignorer le fait que celle-ci a sa propre histoire:

Ma vie était la vie selon Jeanne Pelletier ... Elle me désignait ma place dans ce monde et notre saga familiale traçait la charpente de mon histoire personnelle, qui s'inscrivait dans le prolongement de la sienne.<sup>12</sup>

Ce qui est clair, c'est que cette période de fusion entre mère et fille est de courte durée. Une telle intimité mène inévitablement au conflit et, une fois l'adolescence arrivée, la fille commence à se sentir emprisonnée et suffoquée par la mère d'où le besoin de se séparer d'elle – une rupture qui ne sera ni facile ni sans ambiguïté. Souvent, les premières tensions entre mère et fille surgissent dans le domaine de la corporalité et de la sexualité féminines, ce qui est le cas dans *La Femme de ma vie*. En tant qu'enfant, Francine est fascinée par le corps de sa mère et par sa façon de s'habiller mais, en grandissant, cette fierté se transforme en honte et la fille adolescente se met à critiquer l'apparence physique de la mère. Bientôt, aux yeux de la fille, auparavant si admirative, ce besoin de se *décorer* avant de se présenter au monde extérieur fait de la mère une figure du désespoir:

Ma mère est arrivée alors que la cérémonie [la première communion de Francine] était déjà commencée et a dû marcher jusqu'à l'arrière pour dénicher une place. Elle essayait de se faire discrète, mais le bois du parquet craquait cruellement sous ses pas. Le lendemain, une copine m'a demandé: «Est-ce que c'est ta mère, la femme maquillée qui est arrivée en retard?» Oui, c'était bien ma mère: une femme maquillée, en retard et seule [...]. Soudainement, j'ai eu honte de cette mère besogneuse et clinquante. Et honte d'avoir honte. Un fossé commençait à se creuser entre nous.<sup>13</sup>

Cachée derrière «une pellicule de fards aussi forte qu'une armure»,<sup>14</sup> la fée de son enfance devient la femme fardée de son adolescence. Aux yeux de Francine, Jeanne n'est plus désormais

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 50.

qu'une victime de ce que Naomi Wolf a nommé *The Beauty Myth* (2002), une femme à laquelle elle ne veut plus ressembler.

On pourrait penser que le fait de partager les mêmes expériences physiques rapprocherait mère et fille, or, c'est tout le contraire qui se produit: «c'est dans nos corps mêmes que se cristallisèrent nos premiers heurts et nos premiers désenchantements».<sup>15</sup> Dans *La Femme de ma vie*, le corps changeant de la fille adolescente représente la femme qu'elle est en train de devenir, indépendante de sa mère. De plus, le refus de la part de Francine, qui ne ressemble guère physiquement à Jeanne, d'adopter le même style qu'elle constitue le signe avant-coureur de la révolte contre la mère. Cette dernière a du mal à accepter que sa fille commence à se différencier d'elle et que son emprise sur elle s'affaiblit. Cette difficulté du côté de la mère à accepter les changements corporels de sa fille se traduit, dans le récit, par des critiques constantes:

À mesure que mon corps de femme se dessinait, il apparut que ma morphologie était différente de la sienne; je n'aurais jamais son buste imposant. Par contre, j'avais des jambes solides qu'elle qualifia de grosses pattes. Elle me trouva d'autres défauts de fabrication et, sincèrement navrée, me proposa des moyens de pallier ces imperfections. Je n'ai pas suivi ses conseils car je commençais à contester son usage du corps et, surtout, je n'en revenais pas de me découvrir si différente d'elle. Je ne m'aimais pas encore, mais je ne voulais pas lui ressembler.<sup>16</sup>

Quant à la sexualité naissante de la fille adolescente, c'est un sujet qui n'est pas abordé de manière ouverte de la part de la mère qui semble considérer le corps féminin comme une source de honte et d'infériorité, quelque chose qui doit être déguisé, voire caché:

Nos corps pouvaient être regardés et entendus. Ils ne devaient produire rien d'autre que des paroles et des chants. Le fait qu'il existât des choses sous la peau, glandes, viscères, fluides, humeurs et liquides, était, autant que possible, ignoré.<sup>17</sup>

Aussi, quand le moment arrive pour la mère d'expliquer à sa fille les changements corporels de l'adolescence, Jeanne est-elle mal à l'aise et ne lui donne aucun conseil utile. Noël relate deux événements en particulier:

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 48.

Une fin de semaine, je revins du couvent avec mes sous-vêtements tachés de sang. Elle me montra une serviette sanitaire de la taille d'un sandwich sous-marin et me dit: *Tu es une grande fille, maintenant. La prochaine fois, tu mettras ça.* Mon éducation sexuelle se résume à ces deux phrases.<sup>18</sup>

Dans mon initiation aux bonheurs du vêtement féminin, elle avait bâclé l'étape de mon intronisation au soutien-gorge – par ma tentative d'avoir des seins, je m'étais retrouvée avec une armature inadéquate.<sup>19</sup>

Par conséquent, toute occasion de se rapprocher de sa fille pendant cette période turbulente de sa vie est gâchée par la mère qui semble vouloir nier le fait que la fille grandit et devient femme. Notons également que la sexualité naissante de la fille met les deux femmes dans une situation inhabituelle en les rendant concurrentes pour la première fois au sein de la société patriarcale. Dans le récit de Noël, un épisode spécifique montre le refus de la mère de reconnaître la nouvelle sexualité de sa fille:

Il m'arrivait d'être interpellée par des hommes et je ne savais jamais quelle contenance prendre. Cette fois-là, j'eus la surprise d'entendre ma mère déclarer, d'un ton d'agacement amusé: Qu'est-ce qu'ils ont tous aujourd'hui? Ils sont énervés! Et de sourire coquin. Pas un seul instant elle n'a pensé qu'on sifflait pour moi. Elle avait cinquante ans alors que j'arrivais toute fraîche, sur le marché de désir. Mais elle avait peine à croire que je ne fusse plus une enfant [...]. De la même façon... il ne pouvait y avoir qu'une femme par maison, et ce rôle était le sien. Je demeurais donc sa fillette.<sup>20</sup>

L'adolescence de la fille marque donc, dans *La Femme de ma vie*, le début d'une rupture avec la mère. Cependant, se séparer d'elle et assumer son indépendance est loin d'être facile. La mère, qui a fait beaucoup de sacrifices pour sa fille, semble résolue à revivre et à refaire tout ce qui lui a été nié à travers sa fille. Par conséquent, quand la fille commence à prendre ses propres décisions, la mère ne les accepte pas, comme si la vie de sa fille lui appartenait. Par exemple, quand la jeune Francine arrête ses cours de piano, elle met fin au rêve non-réalisé de la mère de devenir pianiste, aussi la réaction de celle-ci est-elle hostile. Plus la fille affirme son indépendance, plus la mère se sent abandonnée et plus elle envahit la vie inti-

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>20</sup> *Ibid.*

me de la fille (par exemple, en lisant ses lettres d'amour) dans une dernière tentative de l'empêcher de s'échapper.

Peu à peu, la fille se sent suffoquée et emprisonnée à cause de cette sur-identification et elle craint de ne pas arriver à mener sa propre vie si elle ne se sépare pas de sa mère.

Ma vie était tellement liée à la sienne que je me sentais mariée: nous formions un couple [...]. Il fallait que je sois là, c'est-à-dire avec elle. Puisque nous vivions ensemble, elle réclamait l'exclusivité [...]. Je m'imaginai parfois vieille fille vivant toujours avec sa mère, si bonne, et j'en frémissais.<sup>21</sup>

Il s'installe désormais une atmosphère de conflit entre Francine et Jeanne, conflit qui ne fait que s'aggraver jusqu'au moment où la fille prend la décision d'abord de déménager ailleurs, et ensuite de partir en France pour faire ses études mais aussi pour avoir l'occasion de vivre indépendamment de sa mère. Cette dernière ne comprend pas le besoin que ressent sa fille «de vivre [sa propre] vie plutôt que la sienne»<sup>22</sup> et interprète son départ comme un affront personnel. Par conséquent, se sentant abandonnée, humiliée et dévalorisée, Jeanne réagit en rejetant sa fille à son tour. Elle la traite comme un mari ayant trahi sa femme, et la rupture entre fille et mère commence à ressembler à un divorce.

Elle mit à exécution ses menaces de désaveu. Par l'entremise de son amie Céline, elle me présenta à signer un document stipulant qu'elle n'était plus garantie des dettes que je pourrais encourir et ne répondait pas de mes vilaines actions. Elle l'avait rédigé sur du papier qu'elle avait emprunté à l'avocat pour lequel elle travaillait [...]. Ce document n'avait aucune valeur légale et elle le savait, mais elle avait besoin de verbaliser ce qui lui paraissait un divorce.<sup>23</sup>

Éprouvant un fort sentiment de culpabilité, Francine essaie d'inclure sa mère dans sa nouvelle vie sans lui permettre de la dominer. Mais cette «place réduite» ne convient pas à la mère, qui exige le rôle le plus important dans le *drame* de sa fille. Or, il est souvent possible de retrouver dans la réaction excessive d'une mère face au départ de sa fille un lien avec la relation de la mère avec sa propre mère. Il n'est pas étonnant alors de découvrir que Jeanne avait été abandonnée par sa mère et élevée par une tante: dans sa relation

<sup>21</sup> *Ibid.*, pp. 65 et 67.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 77.



avec sa fille, Jeanne semble vouloir vivre l'union intense qu'elle n'a jamais eue avec sa propre mère.

Dans le récit de Francine Noël, ce n'est pas seulement la mère qui rend difficile le départ de la fille, mais aussi la fille elle-même et son sentiment de responsabilité envers la mère. Bien que la fille n'ait d'autre choix que de quitter sa mère afin d'être autonome, cela ne signifie pas que c'est une décision facile à prendre. Comme on l'a déjà mentionné, les principales caractéristiques de la relation mère-fille sont l'ambiguïté et l'oscillation constante entre les envies contradictoires de se séparer et de rester ensemble. Dès lors, il n'est pas étonnant que la fille, désireuse de quitter la mère, souffre d'éprouver ce besoin qu'elle considère déloyal envers elle:

Au fond du fond de ma noirceur se logeaient la rage de ne pouvoir contrôler mes sentiments à son égard et la culpabilité. Le terrible commandement de Dieu, le quatrième, me hantait: «Père et mère honoreras afin de vivre longuement». Du mot père je ne me préoccupais pas, le mien n'en était pas un. Mais ma mère! La plus-que-mère! La parfaite qui s'exténua pour moi et que je n'aimais plus! Je voyais mon inappétence envers elle s'amplifier de jour en jour et cela me dévastait.<sup>24</sup>

De plus, même si elle se sépare de la mère, la fille garde souvent l'impression qu'elle lui doit quelque chose, que la mère a le droit d'être récompensée de ses sacrifices. La fille a peur de ne pas y parvenir et reste victime d'un sentiment de culpabilité: «J'avais envers elle une dette que je n'acquittais pas»<sup>25</sup> écrit Noël. Toutefois, Francine n'est pas prête à loger sa mère chez elle pendant les longues périodes de maladie de sa vieillesse, quand elle pourrait ainsi la récompenser de sa générosité.

J'aurais tellement aimé lui dire: «Viens habiter chez moi, maman!» Mais j'étais incapable de prononcer cette phrase, je ne pouvais pas concevoir de vivre sous le même toit qu'elle.<sup>26</sup>

Étant donné le côté ambigu de la relation mère-fille, il est impossible que les deux femmes demeurent irrémédiablement éloignées l'une de l'autre. Ironiquement, dans *La Femme de ma vie*, c'est le départ de la fille qui en facilite le retour. Une fois établie une dis-

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 117.

tance, elle peut contempler sa mère d'un point de vue plus objectif, la considérer véritablement comme un sujet.

Soustraite à sa présence physique, je ne voyais plus que ses qualités. Rares étaient les conversations dans lesquelles je ne glissais pas son nom.<sup>27</sup>

Il semble même que le lien entre fille et mère soit plus fort que jamais, grâce à cette nouvelle distance: «Je me définissais encore par rapport à elle, elle était ma bible, elle m'obsédait».<sup>28</sup> Après avoir quitté sa mère, Francine ressent donc le besoin de se rapprocher d'elle. La première occasion de réunification se présente lors de sa première grossesse. À l'instar de Jeanne, Francine sera mère célibataire – cette reproduction du modèle familial marque un retour à la mère, qui accueille sa jeune fille enceinte et besogneuse à bras ouverts. Néanmoins, chaque réunification entre les deux femmes comporte une part d'ombre parce qu'elle implique une certaine dépendance. Il en va de même pour la deuxième période de retrouvailles entre la fille et la mère, durant la vieillesse de cette dernière. Mère et fille se trouvent subitement dans l'étrange situation du renversement des rôles traditionnels, car c'est la fille qui doit maintenant s'occuper de sa mère fragile et malade.

La relation mère-fille telle qu'elle se donne à lire dans *La Femme de ma vie*, malgré maintes difficultés, ne prend jamais fin. L'effet de la mort de la mère sur sa fille est considérable, c'est un chagrin désigné dans le récit comme «un long dérangement». Au cours des mois qui suivent, Francine, qui se rend souvent chez sa mère, s'avère incapable de ranger son appartement ou de se départir de ses effets. Ironie du sort, elle commence même à revêtir les habits de sa mère dont elle avait rejeté le style avec véhémence à l'époque de son adolescence, dans une ultime tentative de se rapprocher d'elle, «de [se] l'incorporer».<sup>29</sup> La relation mère-fille se prolonge donc au-delà de la mort de Jeanne.

Dans *La Femme de ma vie*, l'écriture de la fille devient le lieu privilégié des retrouvailles entre mère et fille, la trajectoire existentielle de leur relation est recréée. Une trajectoire où la joie et la fusion alternent avec la douleur et les ruptures; au bout du compte, les deux femmes finissent toujours par se retrouver. Par ailleurs, for-

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 157.

ce est de constater que le récit en tant que tel représente un véritable effort de la part de la fille-écrivaine de raconter la réalité de sa mère, de la laisser parler au lieu de parler pour elle – «ma mère comme elle se disait et comme je l’entendais se dire».<sup>30</sup> Mais comme l’a souligné Marianne Hirsch, il est rare que la voix authentique de la mère se fasse entendre dans le texte de la fille. Dans *The Mother-Daughter Plot*, Hirsch identifie ce qu’elle nomme «the daughterly act of speaking for the mother» et déclare que «to speak for the mother is at once to give voice to her discourse but also to silence her and marginalize her». Elle ajoute que «the daughter’s speech often appears as the result of the mother’s silence».<sup>31</sup> Noël elle-même avoue les difficultés qu’elle a éprouvées durant la rédaction de son texte à laisser parler la mère:

J’ai coupé tout ce qui concernait uniquement moi, par exemple, le couvent. Moi j’ai adoré le couvent et je pourrais écrire au moins trente pages sur l’époque. Mais je n’ai pas parlé de ça, j’ai parlé du couvent dans la mesure où ma mère était impliquée dans ses relations avec les religieuses. J’ai situé les détails et j’ai expliqué comment j’ai vécu ça, mais je ne suis pas entrée là-dedans. Je ne me suis pas justifiée. Je ne voulais pas me justifier. Le but était de dire comment elle était.<sup>32</sup>

Même si *La Femme de ma vie* reste à la première étape de l’établissement d’une nouvelle phase de l’écriture mère-fille (celle de la double voix où mère et fille parlent ensemble),<sup>33</sup> il n’y a aucun doute concernant son importance dans la création d’une littérature respectueuse de la généalogie maternelle et soucieuse de promouvoir une représentation culturelle authentique de la relation mère-fille.

*Résumé.* – Dans cet article, les diverses facettes de la relation mère-fille telle qu’elle se donne à lire dans le récit autobiographique *La Femme de ma vie* (2005) de Francine Noël sont examinées à la lumière des principales études féministes consacrées, en tout ou en partie, à cette relation. Ce parcours analytique, qui aborde des thèmes tels que l’idéalisations de la

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>31</sup> M. HIRSCH, *op. cit.*, p. 15.

<sup>32</sup> J. A. RODGERS, *Entretien avec Francine Noël*, in *Canada: Text and Territory*, sous la direction de M. A. Ní Mhannín et E. Tilley, Newcastle, CSP, 2008 (entretien réalisé en 2006).

<sup>33</sup> Cfr. M. HIRSCH, *op. cit.*

mère pendant l'enfance, la triade révolte/désir de se différencier/culpabilité propre à l'adolescence, les tabous corporel et sexuel, le dirigisme maternel etc., illustre ainsi comment l'écrivaine québécoise conjugue au singulier ce lien puissant marqué par l'ambivalence – un lien qui, chez Noël, constitue le fondement même du projet d'écrire son récit.